

Liens tissés

Le
Toit
du
Monde

Préface

Le toit du Monde, une voûte étoilée de vies

par Téric Boucebcı Poète, écrivain

Un monde en soi prend source dans ses racines, au plus profond de ce qui nous anime, la vie. Dans ce mystère qui nous ouvre aux premiers pas que nous faisons un jour sur une partie de notre terre, chacun a fait ce mouvement initial de se redresser. Hésitant, cherchant à mettre un pas devant

l'autre pour avancer, poursuivant l'impulsion et chuter, puis nous relever à nouveau. Dans un élan initiatique nous nous sommes verticalisés, tant bien que mal, pour voir le monde autrement.

Inconsciemment, tous, nous avons répondu à l'appel intérieur qui nous agite, celui d'appartenir à cette communauté humaine que nous formons et qui fait qu'aux quatre coins du globe, nous nous ressemblons en tous points.

*Naître et croire,
Au-delà des mots,
dans une langue commune,
l'humanité.*

Chacun peut lever les yeux au ciel et parcourir l'en haut et le partager. Nous grandissons dans une maison vaste, celle de la terre, avec pour toit, l'Univers et les étoiles vibrantes. Et parfois, bien trop souvent, la rudesse des hommes conduit certains à s'arracher d'un lieu de sens, celui d'une culture où l'on a pris racine depuis des générations et, partir. Il faut alors espérer en l'humanité.

Pour trouver un ailleurs et faire le choix de planter à nouveau ses racines en une autre terre que celle

qui nous a vus naître et croître, il faut éprouver au plus profond de soi les mots de Socrate, «*Que celui qui veut mouvoir le monde se meuve d'abord lui-même*». Ainsi, dans un élan premier avons-nous arpenté un coin du monde, et voilà qu'il faut aller plus loin, chercher un ciel plus clément et frapper un jour à une porte, à la recherche d'une autre rive.

Tant de visages sont ainsi apparus au seuil du *Toit du monde* et sont venus dessiner de nouveaux possibles. Le nombre importe peu, seule la main qui va vers le cœur d'autrui est de nature à forger un monde fait de beauté, de force et de sagesse.

*Si beauté a un nom,
je le cueille au matin de mes pensées,
celle du trait qui épure.*

Le chemin d'une vie est celui qui fait écho aux mots du poète persan, Khalil Gibran, «*Nul ne peut atteindre l'aube sans passer par le chemin de la nuit*». Et pour certains qui ont franchi le seuil de ce toit, celle-ci fut plus longue que pour d'autres. Elle a pris forme dans des points du monde qui ouvrent à l'imaginaire et au voyage.

Que ce soit en Arménie, en Guinée, en Géorgie, en Kabylie, en Syrie, au Tchad, au Zaïre, ou en Côte d'Ivoire, ce qui fait qu'un feu réchauffe ce n'est pas la flamme, c'est le bois dont on le fait. Et si «*Le temps met tout en lumière*», selon les mots de Thalès, les pages qui suivent dévoilent sa multiplicité au regard des chemins d'Andy, Bintou, Faez, Givi, Jean-marie, Lakhdar, Salimata et Solange. Il n'est plus un, mais pluriel, tels des «*liens tissés*» dans la volonté d'être.

Réunir ce qui est épars est la force du *Toit du monde* où par le hasard du temps, une myriade d'histoires de vie est venue éclairer les nôtres.

*D'un geste faire un monde,
d'une vie un Univers,
ainsi s'écrit aimer, vivre et être.*

En quarante ans, le Toit du monde a mis à l'épreuve, jour après jour, l'affirmation de Protagoras: «*Ce que l'homme appelle vérité, c'est toujours sa vérité, c'est-à-dire l'aspect sous lequel les choses lui apparaissent*». Ici, aucune limite à faire croître en chacun cette espérance et à faire résonner les mots d'Héraclite comme une volonté chevillée au corps et à l'esprit «*La culture de l'esprit est un autre soleil pour les gens instruits*».

*Si planter une graine avait suffi
à nourrir le temps de ton amour,
imaginer l'espace d'Utopia et ses contours,
tu aurais un jardin de promesses.
Tu as fait plus,
une forêt d'espérance.*

Chaque vie est devenue un enseignement sur notre perception du monde et un appel à faire être autrement l'impossible pour le transmuter et lui donner corps dans ... un possible. Celui de faire et d'agir pleinement pour que des graines de vies prennent essence dans une terre, sous la voûte étoilée, *le Toit du monde* que nous partageons tous. ■



Andranik (Andy)

À l'aube de ses 30 ans, Andy, arménien d'origine, fait déjà preuve d'une ouverture d'esprit tournée vers le milieu associatif dans lequel il est très impliqué. Tirant le meilleur bénéfice des expériences qu'il a traversé dans sa vie, Andy souhaite s'appuyer sur son passé pour préparer son avenir.

Né en Arménie où il grandit et suit ses études, Andy a 16 ans lorsqu'il doit quitter son pays pour les Pays-Bas, pays auprès duquel ses parents ont fait une demande d'asile. Rapidement scolarisé, Andy s'adapte facilement et découvre une nouvelle langue. Une quatrième déjà puisque le russe lui a été enseigné dans son école arménienne, en plus de sa langue maternelle et de l'anglais.

Alors qu'il suit des cours de cuisine, son apprentissage s'arrête en 2012 car une nouvelle expatriation se prépare à destination de la France.

À 20 ans, Andy est logé avec sa famille en hébergement d'urgence dans plusieurs villes de Charentes-Maritime pendant quelques mois, dans l'attente d'un dernier voyage vers Poitiers, préfecture chargée de la délivrance des demandes d'asile. Déscolarisé, Andy utilise ce temps pour tenter d'apprendre le français en effectuant des missions de bénévolat mais les déménagements successifs ralentissent son intégration.

L'arrivée à Poitiers amorce une période de stabilité

pendant laquelle Andy va pouvoir mener ses projets, celui de l'apprentissage du français notamment sans lequel il ne peut ni travailler ni reprendre des études.

Il parvient à trouver une mission de bénévolat auprès d'une association de la ville où, encore en difficulté de communication, il assure le chargement des denrées collectées et l'approvisionnement des marchandises dans les rayons de l'épicerie solidaire. Son contact avec les autres bénévoles et ses facilités pour les langues lui permettent d'améliorer son vocabulaire et de bientôt passer derrière le comptoir de vente en contact direct avec les bénéficiaires. Encadré par la Croix Rouge de Poitiers qui accompagne la famille pour son hébergement comme dans ses démarches, Andy se voit proposer par leur assistante sociale en 2015 de suivre des cours de français au Toit du Monde. Enchanté, il découvre l'association et la diversité culturelle des autres participants aux cours «*chacun venait d'un coin du monde*». Apprenant par des professionnels du Toit du Monde l'existence d'animations, Andy participe à la visite du château de Chenonceau et par le biais de discussions avec des bénévoles, découvre avec enthousiasme les nombreux projets auxquels ces derniers participent. Lui aussi a très envie d'en faire partie.

En juin 2016, il collabore au projet «*Les objets, on en fait tout un monde*» en proposant un cliché de la tour Eiffel pris quelques années plus tôt lors d'une visite de Paris et alors qu'il traverse une période de déception face au rejet de sa demande d'asile. Ce musée éphémère, mené en collaboration avec des

artistes a pour but de mettre en avant un objet symbolique représentatif de sa personnalité. Pour Andy c'est tout trouvé «*moi, c'était la photo*». La qualité de son œuvre lui vaut l'année suivante de pouvoir exposer l'ensemble de son travail au travers de l'exposition «Le 3^{ème} œil du festival» organisé pendant le festival «*Le Monde en Fête*» de mai 2017, puis le titre de photographe officiel du festival de la même année. Andy se réjouit de cette belle expérience qu'il qualifie de «*chance*» reconnaissant que seul il n'aurait jamais osé envisager être le photographe du Monde en Fête

Depuis 10 ans sur le sol français, Andy attend encore la validation de sa demande administrative. Toujours impliqué dans les actions solidaires, il a créé en 2014 ARARAT, une association destinée à promouvoir la culture Arménienne, engagement partagé avec des amis rencontrés pendant son séjour à La Rochelle à son arrivée en France. Une fois sa régularisation obtenue, Andy envisage d'entamer des études dans le secteur du tourisme pour assouvir sa curiosité naturelle. Nul doute que son intérêt aux autres et la maîtrise de cinq langues lui permettent d'y parvenir.

Andranik SARGSYAN ■

Bintou



Enseigner pour transmettre et donner à l'autre l'accès à la connaissance, Enseigner pour encourager l'autonomie, la liberté de ses choix, et puis rencontrer le Toit du Monde et redéfinir sa mission autour de la solidarité et de l'entraide. C'est l'histoire de Bintou.

Enfant, Bintou est à l'aise avec la langue française. A la différence de la plupart des enfants de son pays d'origine qui l'étudient en classe, cette guinéenne apprend la langue grâce à son père, le seul de la fratrie à avoir été scolarisé. Divisée entre le souhait d'être journaliste ou enseignante, Bintou choisit la deuxième option avec *«la volonté d'aider à rendre les personnes autonomes, partager la connaissance, les aider à grandir»*.

Lorsqu'elle arrive en France au printemps des an-

nées 2000 accompagnée de ses deux jeunes enfants, Bintou entame les démarches pour obtenir un titre de séjour que l'administration tarde à lui délivrer. Bintou renonce à rester sur le Territoire de Belfort où elle réside pour rejoindre sa cousine installée à Poitiers qui l'encourage à venir y faire sa demande, le département qu'elle a quitté donne finalement une décision favorable en lui remettant le document tant attendu. Bintou réfléchit à renouer avec son activité mais la non reconnaissance de ses précédents diplômes par l'état français la contraint à devoir reprendre ses études. Difficile pour cette jeune maman de combiner l'université, la garde de ses enfants et la nécessité matérielle de subvenir aux besoins de la famille. Pourtant, en 2005, Bintou parvient à valider une équivalence tout en travaillant ici et là avec des contrats de courte durée. Ayant à plusieurs reprises entendu parler du Toit du Monde qui vient en aide aux étrangers, Bintou découvre l'association par la grande manifestation annuelle Le Monde en fête, *«c'était fantastique, une sorte de monde en miniature avec plusieurs nationalités !»*. Enchantée par l'ambiance multiculturelle, Bintou se mêle à la foule et prend des renseignements avec l'idée d'intégrer les équipes de bénévoles. Apprenant qu'il existe des ateliers socio-linguistiques, Bintou rejoint l'association pour exercer l'enseignement au bénéfice des personnes qui, comme elle, ont connu le départ d'un pays, *«je me sentais utile, c'était vraiment un plaisir d'aider, d'être là»*.

Par la suite, Bintou obtient un contrat de trois ans au sein des écoles maternelles du quartier des Cou-

ronneries à Poitiers pour seconder les équipes pédagogiques dans l'assistance d'enfants en situation de handicap. A l'issue de sa mission, elle reprend ses études pour valider cette fois deux masters en Français Langue Étrangère et Français Langue Seconde car sa rencontre avec le Toit du Monde a réorienté sa vocation d'enseigner pour aider les personnes en difficulté, considérant que *«le FLE permet aux personnes étrangères d'apprendre rapidement parce qu'on cible les besoins. On ne leur apprend pas Molière mais juste ce qu'ils doivent savoir en six mois pour avoir le titre de séjour et travailler, les rendre plus autonomes»*. Vocation qu'elle poursuit avec l'IRFREP pendant deux années, puis avec la Maison de la Formation toujours en faveur d'élèves en difficultés ou d'origine étrangère. En 2015, Bintou décroche un CDD de deux ans en tant que médiatrice à la citoyenneté au quartier des Couronneries où elle habite. Identifiée par les résidents comme par les associations qui connaissent ses compétences, Bintou est souvent sollicitée pour accompagner ses voisins dans leurs démarches administratives. Ce nouvel emploi entre donc en totale résonance avec sa volonté *«de les aider, les orienter pour qu'ils s'ouvrent, se mélangent, ne restent pas renfermés chez eux»*.

Mais les contrats à durée déterminée ne suffisent pas à sécuriser l'avenir. Bien qu'elle s'attache à sa nouvelle vie sur Poitiers, Bintou peine à pérenniser son activité professionnelle. Élargissant ses recherches en postulant à des offres d'emploi dans des grandes villes comme Lyon et Paris, c'est cette dernière qui lui propose par l'in-

termédiaire de l'association ISM Interprétariat de mettre son savoir faire à profit.

«Si je disais que le Toit du Monde m'a tout appris en France je ne mentirais pas !», une phrase qui symbolise l'impact provoqué par l'association dans le parcours de Bintou. Désorientée, avec la sensation d'être face *«à des portes fermées»* à son arrivée en France, Bintou voue au Toit du Monde son entière reconnaissance pour lui avoir permis de se fixer un objectif professionnel avec le constat *«d'enseigner à des personnes en difficultés vu que moi même j'ai vécu leurs difficultés, je sais exactement ce que ces gens vivent»*.

Embarquée dans le rythme effréné de la vie parisienne, Bintou fait néanmoins la promesse de revenir à Poitiers un jour pour saluer ses anciennes connaissances et partager un moment de convivialité en souvenir de cette belle époque qui a tant marquée sa vie. Une expérience qu'elle n'oublie pas et partage avec son entourage en disant que *«s'il n'y avait ne serait ce que dix Toits du Monde en France, ça changerait beaucoup de choses...»*.

Bintou DIABY ■



Faez

Originaire de Syrie, Faez vit à Alep où il suit des études de droit. Il exerce durant deux ans le métier d'avocat. Avec trois de ses amis il crée une entreprise de fabrication d'aliments, la base étant l'huile d'olive. Il devient le directeur de l'entreprise.

En 2014 il fuit la guerre pour rejoindre de la famille installée en France. *«Ce n'était pas mon choix, ce n'était pas ma volonté»*. Il doit accepter cette nouvelle situation qui est très difficile. Le barrage de la langue ne lui permet pas d'utiliser ses expériences et ses multiples compétences.

«À notre arrivée la vie était difficile, je sentais que tout autour de moi était mystérieux parce que je ne parlais pas français et parce que c'était une nouvelle société, différente de celle de mon pays la Syrie... C'est comme si je marchais dans une rue sombre, et je ne voyais rien. À ce moment-là, j'avais besoin de quelqu'un pour me tenir la main et me montrer le chemin parce que j'étais aveugle, alors j'ai commencé à chercher un endroit pour apprendre le français et j'ai trouvé le Toit du Monde».

C'est à ce moment-là qu'a commencé un long voyage avec le Toit du Monde *«Pour moi, c'était comme allumer une lumière au milieu de l'obscurité pour que je puisse voir et trouver mon chemin»*. Lorsque Faez a commencé à apprendre la langue

française, progressivement il a senti un changement dans sa vie. Il pouvait participer à la vie en France, être un citoyen. «Cela m'a donné de la joie».

Il a participé aux activités avec le Toit du Monde : des voyages en famille, *«ça faisait partie des choses que nous n'étions pas en mesure de faire par nous-mêmes»*.

Il s'est senti accueilli dans une équipe qu'il dépeint comme *«solidaire et performante»* *«Je sens que chacun d'entre eux connaît bien son rôle à jouer dans ce groupe»*.

Sa grande fille a eu un problème avec les documents de résidence et elle ne savait pas quoi faire. *«En fait, j'ai appelé Chantal et je lui ai parlé de cela, et elle m'a dit : «Viens au Toit du Monde, et nous verrons ce que nous pouvons faire», l'importance du fait qu'elle m'a reçu personnellement, de ne pas m'envoyer chez un spécialiste, a eu un grand impact sur moi, et ma fille l'a ressenti aussi. Ensuite elle m'a envoyé vers Nicolas, qui s'en est occupé merveilleusement et professionnellement, il a tout fait ce dont j'avais besoin. Ce sentiment d'être capable de pouvoir résoudre les problèmes de ma fille, même de manière simple, m'a aidé à retrouver mon rôle de chef de famille»*.

Faez a senti qu'il devait faire quelque chose, *«d'autant plus que je suis quelqu'un qui a beaucoup d'expérience et beaucoup de compétences»*.

Il a proposé de devenir bénévole au Toit du Monde, *«c'était agréable de me sentir comme si j'appartenais à un groupe»*. A chaque fois que j'entre dans

l'immeuble du Toit du Monde, je retrouve mes premières participations quand j'ai fait quelques réparations dans l'immeuble, même si c'est très simple.

Voici un petit résumé de mon histoire avec le Toit du monde, je vous remercie tous pour votre chaleureux accueil et j'espère pouvoir participer encore plus quand l'occasion se présentera.

À présent armé pour remédier au problème de l'emploi, Favez transfère son permis de conduire syrien adapté au transport de voyageurs et obtient son premier poste en France en tant que chauffeur de bus scolaire. Bien qu'il soit satisfait de cette réussite, son contact avec de jeunes enfants ne lui facilite pas la pratique de la langue et ses horaires l'amènent à ne plus pouvoir suivre les cours proposés par le Toit du Monde qu'il considère «*comme sa famille*».

Favez va plus loin aujourd'hui et s'est engagé avec le Toit du Monde en étant élu au Conseil d'Administration.

Faez MISTRIH ■

Givi



Après des années difficiles, Givi parvient à trouver une issue à sa situation et rebâtit pierre après pierre l'édifice de sa vie. En pleine reconstruction, il est confronté aux aléas administratifs qui mettent en ruine tous les efforts qu'il a consenti jusqu'alors.

Givi, le portrait d'un combattant en quête d'espoir. Obligé de quitter la Géorgie en 2008, l'ancien militaire arrive en France en 2008 âgé de 28 ans. Il se rend à Paris pour effectuer ses demandes d'asile tour à tour refusées. Seul et sans connaissances, Givi se retrouve à la rue et commence une descente aux enfers qui va durer deux ans «*c'était très compliqué*».

Sa santé se fragilisant, une prise de sang vient révéler une maladie grave. Sa situation précaire ne lui permettant pas de lui apporter les soins nécessaires, Givi se renseigne auprès de compatriotes qui lui conseillent d'aller à Poitiers. Ils lui décrivent une «*petite ville*» avec peu de demandes d'asile, ce qui pourrait potentiellement optimiser ses chances d'être régularisé, et soigné.

En 2013, Givi se rend à Poitiers. Ne connaissant personne, il vit à la gare sans savoir vers qui se tourner pour trouver de l'aide. La situation évolue quelques semaines plus tard et Givi obtient l'aide de la Croix Rouge qui lui communique les coordonnées des associations à contacter. C'est grâce à l'une d'entre elles qu'il parvient à être pris en charge par le CHU. Givi peut démarrer son traitement et un an plus tard savourer sa guérison.

Bredouillant quelques mots de français, Givi se rapproche de ceux qui vont lui permettre de communiquer.

L'expérience s'avère plus compliquée que prévu. Le groupe qu'il intègre a de l'avance sur son niveau et Givi ne trouve pas sa place, il se sent perdu. Avec des facilités pour l'apprentissage des langues, il décide d'apprendre par lui-même. Au travers des films qu'il regarde à la télévision, il écoute, comprend et arrive à étoffer son vocabulaire. Rien d'étonnant pour cet homme qui parle déjà quatre langues. Le russe et l'anglais qu'il a appris à l'école et l'espagnol, langue à laquelle il s'intéresse.

Détenteur d'un titre provisoire de séjour lié à ses récents problèmes de santé, sa situation se stabilise

par la validation d'un titre de séjour avec autorisation de travail lorsqu'il termine son traitement. A présent remis sur pieds, cette bonne nouvelle lui redonne espoir. Givi prépare des CV, «*beaucoup*», et entre en contact avec les associations pour trouver du travail. C'est chose faite un mois plus tard lorsque le CHU cherche un remplaçant pour un poste au sein de sa blanchisserie.

Givi optimise ses recherches pour pallier à ce contrat de courte durée et s'inscrit à Pole Emploi. Rapidement, il se voit proposer un poste pour travailler au restaurant du Toit du Monde. Bien que surpris par les nouvelles fonctions qu'il devra occuper, aide-cuisinier et service en salle, ce contrat de deux ans va lui donner l'occasion de se refaire, de redémarrer une nouvelle vie.

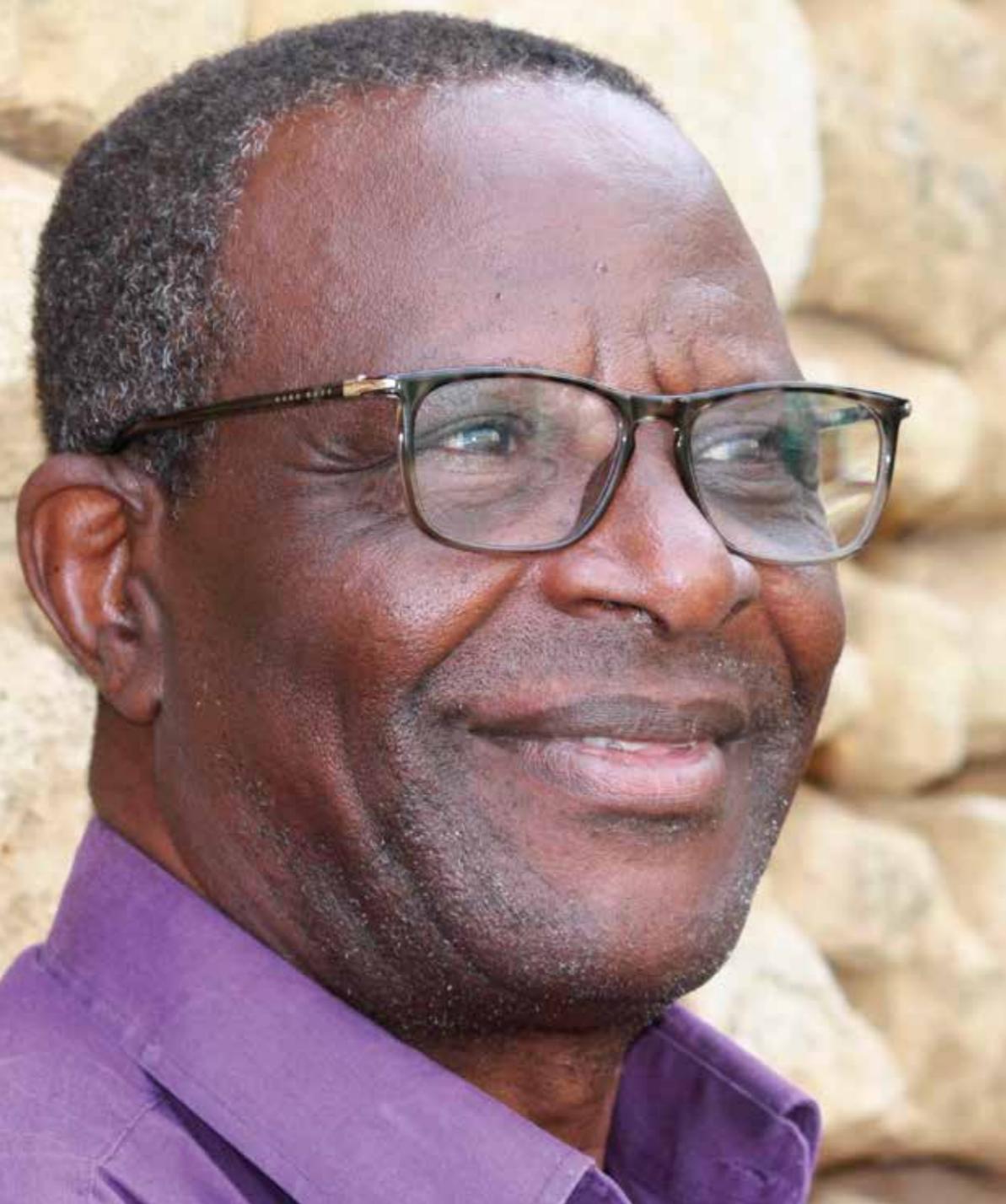
Mal à l'aise à ses débuts à cause de son français et ayant peur de mal faire, Givi trouve tous les prétextes pour ne pas se confronter à la clientèle du restaurant. Encouragé et soutenu par l'équipe du restaurant, il dépasse ses craintes et découvre finalement un métier qu'il aime «*j'ai jamais pensé que je pourrai être cuisinier ou serveur*».

Les choses semblent s'arranger pour Givi. Un travail qui le satisfait, un appartement qui lui rend sa dignité. Il réitère ses demandes de titre de séjour tous les 3 mois, délai maximum accordé par la préfecture. Lors de sa 4^{ème} demande, le couperet tombe. L'administration lui refuse son titre et lui enlève par la même occasion tout l'espoir qu'il avait fondé dans son nouvel avenir prometteur «*j'avais tout reconstruit et un jour tout s'est effon-*

dré». Lui comme son entourage est surpris de cette décision dont le motif repose sur l'absence de justificatif de l'année 2012. Une période sombre de sa vie, de laquelle Givi avait tout mis en œuvre pour en sortir. C'est le retour à la rue.

Épaulé par une avocate pour défendre son dossier, un recours auprès du tribunal de Bordeaux a été déposé. Chaque jour, Givi attend de recevoir l'appel qui lui redonnera le sourire et lui permettra de tirer un trait définitif sur les difficultés. Avec le projet en tête de devenir traducteur-interprète pour mettre à profit ses compétences linguistiques tout en apportant de l'aide aux autres, Givi souhaite terminer la mission qu'il avait commencée au restaurant du Toit du Monde avec qui il continue de collaborer de manière bénévole. Toujours habité par une once d'espoir de voir sa situation s'arranger, Givi envisage cependant un retour en Géorgie malgré la perte de tous ses contacts et de ses repères et aux dépens d'un avenir en France qu'il voulait différent.

Givi DOLIDZE ■



Jean-Marie

Vers qui se tourner quand on a tout quitté et comment se reconstruire ? La rencontre de Jean-Marie avec le Toit du Monde lui a donné l'opportunité d'écrire une nouvelle page de sa vie, une deuxième chance de recommencer, ailleurs.

Jean-Marie est un père de famille Zaïrois arrivé seul en France fin décembre 2003. Après un court passage par la capitale, son accompagnateur lui conseille de s'installer à Poitiers où les demandes d'asiles sont plus faciles à obtenir. Il le dépose près de la gare et l'oriente vers le Toit du Monde pour l'aider dans ses démarches. Livré à lui-même du jour au lendemain, Jean-Marie frappe à la porte de l'association, en cours de fermeture pour la période des fêtes. Accueilli par une bénévole de permanence, il se présente, explique son parcours et relate les étapes difficiles par lesquelles il est passé pour arriver jusqu'ici. Aussitôt, le personnel administratif est informé de l'arrivée de Jean-Marie déclenchant une prise en charge immédiate. Sans papiers, portant sa «*petite valise*» dans laquelle il a réuni l'essentiel, Jean-Marie est conduit jusqu'à un hôtel où il lui est demandé de ne pas en sortir pour éviter des contrôles de police pouvant

provoquer son expulsion et réduire à néant ses chances d'un nouveau départ. Le lieu sécurisant l'apaise «*c'était un soulagement de trouver un endroit où me poser, fermer les yeux*». Ce qu'il fait pendant deux jours au point d'inquiéter la gérante de l'hôtel qui frappe à sa porte pour venir voir si tout va bien.

La semaine suivant son arrivée, Jean-Marie se rend à l'association pour entamer ses démarches en vue d'obtenir un droit d'asile. Il fait la connaissance des bénévoles et salariés de la structure qu'il sent à l'écoute et prêts à l'aider malgré ses difficultés à raconter son histoire.

Se présentant à la préfecture, les services l'informent d'un délai d'attente de six à neuf mois pour un rendez-vous qui met en colère la personne de l'association en charge de son dossier, qui lui propose un recours juridique face à cette indécente lenteur. Jean-Marie apprécie le geste mais ne sent pas la force d'entamer une procédure. Le délai est finalement révisé et s'accourcit de quelques mois, confortant Jean-Marie dans sa décision.

Pendant cette attente, Jean-Marie met à profit son temps disponible pour participer aux animations et ateliers proposés par le Toit du Monde, nouer des relations, partager ses repas au restaurant de l'association qui «*n'était pas seulement un repas, c'était un lieu de rencontres*». Passant toutes ses journées à s'enrichir tant sur le plan humain qu'intellectuel, Jean-Marie rentre à l'hôtel le soir avec le sentiment d'une «*journée pleine*». Un séjour organisé à Fos-sur-Mer lui donne l'impression de

vivre, de «*sortir de l'enfermement*» grâce à la possibilité de lier de nouvelles connaissances en dehors de Poitiers.

Au mois d'avril vient la convocation à la préfecture et le rendez-vous à Paris pour un entretien à l'OFPRA, administration en charge de délivrer les demandes d'asile, qui rejette la demande de Jean-Marie. Déterminé à faire valoir son statut, il prend contact avec le CADA de Poitiers, Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile, pour entamer un recours et continue en parallèle à s'investir dans les animations du Toit du Monde, le seul endroit capable de lui donner le sentiment d'exister, de trouver un appui après une période d'instabilité «*c'est comme si vous arriviez sans personnalité, vous ne valez rien, on est invisible*». Pour parer à cette injonction et permettre à Jean-Marie de rebondir, le Toit du Monde décide de lui remettre le pied à l'étrier sur l'aspect professionnel et le met en contact avec des vétérinaires locaux, fonction qu'il exerçait dans son pays d'origine. D'abord réticent à l'idée de reprendre cette activité qu'il souhaite balayer de son histoire, Jean-Marie revient sur sa décision et se surprend à retrouver ses automatismes, s'intéresse aux pratiques, apprend des méthodes de travail. Malgré sa situation, la plupart des établissements de l'agglomération poitevine acceptent de le recevoir donnant à Jean-Marie la sensation de «*voir la vie s'ouvrir*» à nouveau. Cet élan lui donne envie de suivre une formation professionnelle, parallèle à son précédent métier mais dont le coût et la localisation sur Lyon freinent ses ambitions. Qu'à cela ne tienne, le Toit du Monde se mo-

bilise et réussit à rassembler la somme de six mille euros grâce à de généreux donateurs, dont certains vétérinaires qu'il a côtoyés. Toujours en situation irrégulière, Jean-Marie est accepté à l'université de Lyon, effectue son stage pratique dans un laboratoire de Vichy et après être retourné à Paris pour sa demande d'asile, apprend quelques semaines plus tard que celle-ci est approuvée.

De retour à Poitiers, l'avenir semble moins sombre. Jean-Marie peut se mettre en marche pour travailler et retrouver son autonomie, «*recupérer ce que j'avais perdu*». Après plusieurs missions, il parvient à trouver un emploi pérenne à Angoulême, au sein d'un laboratoire départemental sous la tutelle du conseil général de la Charente.

Après six années de séparation, sa femme et ses deux enfants le rejoignent laissant place à plus de sérénité dans sa vie. Son expérience avec le Toit du Monde, Jean-Marie la décrit comme «*le départ de toute une histoire, de toute une vie*». Au-delà de l'accompagnement et de l'aide au séjour, Jean-Marie y voit un atout considérable apporté sur le plan moral et psychologique, affirmant que «*ça aide à se reconstruire. On peut être accompagné mais si on n'est pas bien dans sa tête...*». Pari réussi pour cet homme à la recherche de sa dignité qui a su utiliser les bénéfices du Toit du Monde tant dans un contexte professionnel que social grâce aux personnes rencontrées qui sont devenues pour la plupart, ses amis.

Jean-Marie N'GBAMA ■

Lakhdar



Quand la tradition familiale encourage l'envol et la prise de confiance en soi, Quand le destin s'en mêle, Il ne peut jaillir qu'un chemin éclairé de rencontres, menant à un accomplissement certain.

Né au milieu des années soixante dans un village de Kabylie à deux cents kilomètres à l'est d'Alger, Lakhdar grandit dans l'empreinte d'une tradition culturelle ouverte au monde et imprégnée de solidarité envers la famille. L'aîné doit en effet proposer à celui qui se sent capable d'une telle mission, de porter le flambeau de la transmission à l'extérieur du pays, dans une dimension culturelle et intellectuelle pour «accéder à des conditions de vie qui permettent d'aider».

Pour l'accompagner dans sa future démarche, le grand-père de Lakhdar lui enseigne la valeur de la confiance en soi. Conduisant son troupeau au pâturage, il raconte les transactions qu'il effectue avec son cheptel, s'assurant ainsi des connaissances en mathématiques de son petit-fils de qui il est proche. Chaque bonne réponse donnant lieu à une récompense, celle de pouvoir s'acheter des bonbons, «ce qui était rare à l'époque, j'étais gâté».

Fort d'une assurance de disposer de bonnes notions en la matière, Lakhdar entame des études scientifiques. Il apprendra plus tard que la plupart de ses

résultats étaient faux, «c'était simplement pour me faire aimer les études en fait, l'esprit de la réussite, me rassurer».

Avec une «soif de découvrir le monde» à laquelle son père contribue fortement par une initiation très jeune à la littérature, Lakhdar devient rapidement un militant actif au sein de l'université.

Ses rencontres avec Alain Bergounioux et Michel Rocard, venus en Algérie pour se rapprocher des militants et les aider à développer un esprit démocratique au sein de l'université le galvanisent, «c'était une dynamique extrêmement positive». Puis en 1990, vient le moment du départ pour la France, ce pays auquel sa famille a toujours été attachée. Admis dans plusieurs universités de grandes villes pour suivre un DEA, Lakhdar visite chacune d'entre elles à la recherche d'une évidence, celle de son bien-être. Après Paris et Lille, Poitiers est la troisième ville sur sa liste. «On ne part pas d'Algérie sans promesses, on donne toujours une adresse à celui qui part dans le monde». L'adresse qui lui est donnée à Poitiers est celle de «la maison des amis».

Arrivé un dimanche, Lakhdar trouve le lieu fermé. Sur son chemin, il est frappé par la ressemblance des rues avec celles de sa Kabylie natale. Saisi, il prend conscience d'avoir trouvé son point de chute «c'est pas possible c'est là que je dois être !». Chargé de sa valise et devant, contre toute tradition familiale, passer sa première nuit à l'hôtel, Lakhdar se rend au centre ville pour se désaltérer. À une table du restaurant dans lequel il entre et

«qui me tendait les bras», un homme déjeune seul, l'interpelle, puis l'invite à se joindre à lui. Les deux hommes discutent et Lakhdar l'informe de son entretien prévu le lendemain pour une admission à l'université.

«Le destin est magnifique !», l'homme étant le directeur du laboratoire de métallurgie physique avec qui Lakhdar a rendez vous. Hébergé par sa nouvelle connaissance, Lakhdar honore la tradition familiale «je quitte un aîné et je trouve un aîné. C'était bouleversant de vérité et de chance».

Après son installation, Lakhdar s'implique dans la vie associative pour reconstruire son équilibre syndical en France, «j'ai très vite compris que la laïcité à la française était un vecteur de réussite. J'avais la parole, la possibilité d'agir, d'exercer mes choix, mes libertés. Ma place était là».

Il crée l'union syndicale des étudiants algériens en France, s'associe au syndicat des étudiants de l'Unef-ID avec des ouvertures sociales démocrates et très vite prends des responsabilités. Il fonde également l'union des étudiants de Descartes, met en place les bus de nuit Noctambus avec les élus de la ville et créé le poste de vice-président de l'université ainsi que des sièges au conseil scientifique universitaire qui à l'heure actuelle, existent toujours.

Gardant en tête «la maison des amis» et désireux d'élargir son cercle relationnel, Lakhdar se rapproche du Toit du Monde à l'époque où la guerre en Irak défraie la chronique et où la crise s'abat sur l'Algérie. Il y découvre le mouvement «Algérie Urgence» qu'il

admire pour sa capacité à «informer sans accuser». «La manière d'aborder l'Algérie par sa culture, sans haine, juste en informant de la réalité, de ce qui se passe m'apaisait car cela donnait enfin une image du pays positive, même si le drame était là».

Défenseur du mélange interculturel, Lakhdar voit dans le Toit du Monde «une source explosive de rencontres», «un lieu cosmopolite immédiat» faisant écho à ce que ses aînés lui avaient appris.

Lorsqu'il devient enseignant au lycée du Porteau, dorénavant Isaac de l'Étoile, Lakhdar fait d'autres étonnantes rencontres. L'infirmier de l'établissement s'avère être le premier président du Toit du Monde, l'un de ses fondateurs et un collègue enseignant est administrateur de l'association. Ces coïncidences le guident à devenir lui-même membre du Conseil d'Administration, puis plus tard, président. Lakhdar s'épanouit dans ses fonctions, appréciant l'ouverture d'esprit des salariés qui ont su faire la place nécessaire aux bénévoles sous le signe de la synergie. Veillant à ce que l'autre puisse s'exprimer et exister avec ses différences, Lakhdar a pour devise de «ne pas imposer, mais composer».

Arrivé il y a trente deux ans en gare de Poitiers dont les premiers contacts furent «Poitiers, deux minutes d'arrêt», Lakhdar y a planté l'arbre de l'espérance de sa vie, source de sa réussite professionnelle, personnelle et familiale.

Lakhdar ATTAÏBI ■



Salimata

«**F**emme de l'ombre», Salimata est celle grâce à qui les locaux du Toit du Monde brillent comme un sou neuf depuis 20 ans. De nature positive, elle a connu *«comme les autres»* dit-elle humblement, les difficultés liées à son expatriation. Arrivée en France à peine âgée de 30 ans, Salimata suit «par amour» son mari en quittant la Côte d'Ivoire avec leur jeune enfant. Après un bref passage en région parisienne, la famille s'installe à Poitiers où réside la sœur de Salimata. Une destination déjà connue du couple qui s'y est plusieurs fois rendu *«c'est moins bruyant que l'Île de France !»*. Pour l'accompagner dans ses démarches administratives pour la demande d'un titre de séjour, sa sœur se renseigne auprès d'associations et oriente Salimata

au Toit du Monde où elle est accueillie chaleureusement et peut bénéficier de conseils et d'informations. Le couple obtient un titre provisoire lié aux problèmes de santé de l'un de ses deux enfants même si cette solution ne l'enchanté guère *«c'était toujours mieux que rien»*.

Régularisée plus tard de façon provisoire, Salimata peut désormais s'inscrire à Pole Emploi où elle et son mari suivent une formation d'aide à la recherche d'emploi. Elle parvient à trouver quelques petits boulots qui lui permettent d'avoir un peu d'argent et suit des cours de français au Toit du Monde avec son mari. Bien qu'elle le parle déjà, Salimata prend plaisir à occuper ses journées en se rendant à l'association tout comme elle participe aux activités le mercredi après-midi avec ses enfants *«je ne savais pas que j'allais travailler ici un jour»*.

Les années se succèdent autant que les renouvellements de titre de séjour. En contrat au centre de tri de St Éloi, les quelques heures le matin et le soir l'obligent à cesser ses cours. Pour rejoindre l'entreprise, Salimata doit marcher plusieurs kilomètres à pieds depuis le bus dans le froid glacial du mois de février. En arrivant à sa prise de poste, sa tête tourne. Il lui faut quelques minutes pour reprendre ses esprits avant de pouvoir être opérationnelle. Confiant à sa sœur cette difficulté, celle-ci lui conseille d'en parler à ses collègues pour mettre en place du co-voiturage. Le jour où Salimata se décide à franchir le pas, la SATE 86 l'appelle pour lui proposer d'effectuer un remplacement... au Toit du Monde. Salimata n'en revient pas *«au Toit du Monde ?»*

Depuis 20 ans, Salimata partage le quotidien de l'association et multiplie les anecdotes comme le pot célébré en l'honneur de sa régularisation *«ils étaient pas obligés»* ou la sensation de *«se sentir utile»* lorsque son nom est évoqué lors des assemblées générales.

Appréciant *«l'accueil chaleureux»* et l'écoute dont font preuve ses collègues Salimata sait faire la part des choses *«écouter ne veut pas dire accepter ce qu'on demande, mais écouter la personne c'est très important»*. Mère de cinq enfants arrivée en France en 1998, Salimata a trouvé auprès du Toit du Monde sa *«deuxième maison»*. Résolument optimiste, elle sait que la vie n'est pas toujours simple *«c'est jamais facile au début mais avec le temps ça finit par s'arranger»*. Salimata espère que les 20 prochaines années seront aussi harmonieuses que celles qu'elle a vécues.

Salimata SYLLA ■

Solange



Alors que se dessine un avenir que d'autres semblent avoir tracé pour elle, les événements vont s'enchaîner pour permettre à Solange de prendre en main le contrôle de son destin. Une leçon de vie pour apprendre à saisir des opportunités parfois cachées derrière des obstacles et donner force à une réelle volonté d'avancer.

Née au Tchad et ayant grandi en Centre Afrique, Solange arrive à Poitiers à l'âge de vingt ans pour rejoindre son petit ami qui est parti avant elle pour poursuivre ses études. Solange suspend sa scolarité la préparant à l'obtention d'un BEP pour deve-

nir technicienne en économie sociale et familiale, pensant pouvoir prolonger sa formation en France vers un bac professionnel. Ne pouvant y accéder pour des raisons d'équivalence, son compagnon l'incite à suivre un cursus de comptabilité dans l'objectif, à terme, de rentrer en Centre Afrique, un métier entre les mains. Après des mois de recherche, Solange devient interne au lycée de Montmorillon, *«j'étais la seule personne noire parmi les sept cents élèves, j'étais perdue»*. Déracinée, timide, Solange peine à trouver sa place et arrête sa formation, *«encouragée»* par les mots de l'un de ses professeurs qui lui dit qu'ici, elle perd son temps...

Réorientée vers ses aspirations d'origine, Solange entre en formation aux Maisons Familiales et Rurales de Gencay où elle alterne entre les cours et son implication à la clinique de la Providence, auprès d'infirmières religieuses. Fascinée par ces femmes de foi qu'elle a connu dans son école primaire de filles en Centre Afrique, Solange s'y sent bien, *«il y avait quelque chose de sacré en moi»*. Puis vient la mise en situation réelle. Face au soin des plaies, Solange s'évanouit, mettant fin à ce nouvel espoir. Solange se rabat sur un BEP Banque et Assurances aiguillée par le corps enseignant *«comme souvent dans les familles issues de l'immigration»*, car considéré comme détenteur du savoir et du meilleur pour l'avenir de leurs enfants. Pourtant Solange a d'autres capacités *«j'aurai voulu qu'on se pose avec moi pour me guider dans la bonne direction»*. Désireuse de s'ouvrir aux autres, Solange découvre le Toit du Monde et les ciné-débats. Elle partage avec d'autres étudiants ces moments d'échange

après la vision d'un film, appréciant notamment ceux autour de Thomas Sankara, homme d'État Africain anti-impérialiste, révolutionnaire et tiers-mondiste, qui retiennent son attention. Sa relation avec l'association va se développer de manière étonnante. En 1990, Poitiers met en place un jumelage avec le village de Moundou, situé au Tchad et dont ses deux parents sont originaires. Solange souhaite s'investir dans le projet et approche les membres du comité. Encore un peu à l'écart des discussions souvent intellectuelles ou scientifiques, Solange prépare des beignets histoire d'apporter sa contribution et renforce ses liens avec certains membres de l'équipe.

Quelques années plus tard, son compagnon devenu son mari et le père de leurs trois enfants, décide de rentrer au pays, seul dans un premier temps. Sans réelle qualification, Solange doit préparer son retour en Centre Afrique et s'interroge *«qu'est-ce que je vais faire là-bas ?»*. Refusant d'être en proie à des actions d'hommes impunis et animée par le sentiment que *«la terre ne ment pas»*, Solange se dirige vers l'agriculture. Un secteur qui lui conférerait indépendance et autonomie et lui permettrait pour la première fois, d'être décisionnaire de son avenir. Solange contacte des associations pour apprendre à créer des potagers, *«en Afrique la terre est fertile mais peu de gens s'intéressent à l'agriculture»*. Elle croise le chemin d'un homme qui écoute et adhère à son projet, la mettant en relation avec les institutions et écoles qui pourront l'aider à le concrétiser. Toujours en contact avec le Toit du Monde auprès

de qui elle trouve l'accompagnement nécessaire, elle formalise les lignes de son nouvel objectif et s'inscrit dans un lycée agricole à Saintes pour y suivre une formation en alternance. Préparation des planches, repiquage, arrosage, motoculteurs, semis... la formation *«sur mesure»* est parfaitement adaptée aux besoins de Solange, *«j'étais heureuse !»*.

Ayant décidé de (re)prendre sa vie en mains depuis le départ de son mari, Solange organise sa vie familiale pour parvenir à son but. Elle approche l'ONG (Organisation Non Gouvernementale) GRDR Migration-Citoyenneté-Développement basée en région parisienne qui forme et accompagne des migrants porteurs de projet. Bien que leur champ d'intervention ne s'exerce ni au Tchad ni en Centre Afrique, Solange y voit un atout de taille pour compléter sa formation et faire germer ses espoirs. Élevage, culture adaptée aux climats tropicaux, l'ONG propose également une étude de faisabilité et la mise en relation avec des opérateurs économiques locaux. Solange se rend en Afrique avec *«des rêves pleins la tête»*. Elle y rencontre des membres de France Volontaires, une association qui envoie des volontaires dans d'autres pays afin de participer à la coopération et au développement, qui lui propose de les rejoindre, *«c'était l'autonomie que je cherchais»*. Malheureusement, les mutineries menées par les rebelles en Afrique bloquent l'envoi des volontaires, mettant un terme à cette possible collaboration. Déçue mais pas abattue, Solange trouve une solution alternative. Mais l'appel téléphonique de son mari qui lui annonce vouloir mettre fin à leur mariage vient contrecarrer ses plans. Solange réalise

qu'elle a mis près de dix années à construire un projet dans le but de le rejoindre et que tout va s'arrêter. Comme ça. Par téléphone.

Ces années d'effort ont pourtant porté leurs fruits. Solange s'est créé un réseau. Aux côtés du Toit du Monde elle a pu se rapprocher des actions menées au sein des centres familiaux, participant aux animations destinées aux femmes des quartiers.

Touchée par la condition féminine et persuadée de la richesse multiculturelle, Solange fonde en 2000 l'association Sanza, avec deux amies rencontrées lors d'une formation pour son projet agricole. Soutenue par le Toit du Monde et la délégation régionale des droits de la femme et de la famille, Sanza participe au Monde en fête avec l'intervention de quatre artisans du Burkina Faso et organise un défilé de mode au Parc des Expositions, «*c'était grande !*».

Pendant six ans, Solange mène bénévolement des actions en faveur des familles migrantes, pour les aider à trouver leur place dans leur pays d'accueil, «*c'était à mon tour d'aider les gens dans leur parcours*». Cherchant à poursuivre ses actions tout en se sortant de la précarité, les contrats aidés se succèdent. Son poste de médiatrice culturelle et sociale lui donne les moyens de créer les cafés des parents dans les trois écoles du quartier des Couronneries. Elle met en place l'accès au droit commun, informe sur les violences faites aux femmes, les mariages forcés, l'excision. «*On libère la parole parce qu'on se ressemble, on est pareils*». Elle crée également en 2016 «Les Poitevines ont du talent»,

mettant à l'honneur l'entrepreneuriat féminin. La première année remporte un vif succès puisque quarante femmes se présentent et six d'entre elles créent leur entreprise. Des actions dont elle aura même l'occasion de parler avec Sibeth Ndiaye, à l'époque porte-parole du gouvernement, lors d'une de ses visites à Poitiers.

Aujourd'hui conseillère municipale dans l'opposition car «*personne d'autre n'était venu me courti-ser*», Solange se moque des étiquettes politiques, misant plus d'importance sur «*les actes posés*».

Décorée de la médaille de l'Ordre National du Mérite en 2019, Solange reconnaît devoir «beaucoup à tous ces lieux qui existent comme le Toit du Monde».

«*Sanza m'a permis de grandir, d'avoir confiance en moi*».

Parce que son parcours donne de l'espoir, Solange veut partager les valeurs culturelles et familiales pour mettre en avant la complémentarité, où chacun apprend de l'autre.

Sanza. Un mot venu du Centre Afrique signifiant «patchwork», symbolisant une mosaïque de cultures. Parce qu'on est d'ici et d'ailleurs.

Solange BAKOUA ■

Le Toit du Monde fête ses quarante ans. Quatre décennies au service de personnes qui traversent des périodes difficiles, de transition.

Huit portraits, neuf rencontres...

Une association parmi tant d'autres me direz-vous, œuvrant pour accompagner ses usagers dans leurs démarches administratives et les aider à retrouver une certaine stabilité.

Sous cette apparente formalité se cache en réalité un attachement certain à reconstruire celles et ceux qui franchissent le seuil de sa porte, c'est le constat réalisé après avoir recueilli les témoignages de huit d'entre eux sur leur expérience avec le Toit du Monde.

Et leurs propos sont unanimes. Une association où chacun trouve sa place, bénévole comme salarié, ou membre de la direction, une association qui cherche avant tout à redonner confiance et réveiller l'espoir, fragilisé par un passé parfois douloureux. Un engagement sans faille animé par une équipe soudée qui partage les mêmes valeurs, celles de mettre l'humain au cœur du processus.

Agir sur l'estime de soi pour donner un nouvel élan c'est tout l'enjeu que le Toit du Monde parvient à créer, devenant à lui seul une association disposant de sa propre identité et dont certains s'inspirent pour perpétuer cette philosophie dans leur parcours individuels.

Une pépite d'or au cœur d'un système de plomb, un acteur incontournable du monde associatif, une incroyable rencontre.

Céline PARIS ■

Coordination Chantal Luque

“Ce Projet a pour ambition de montrer le lien qui unit le Toit du Monde avec les personnes qui l’ont cotoyé de loin ou de près. Mettre en avant cet apport des uns et des autres. Ce qui a fait, ce qui fait et fera le Toit du Monde”

Recueil, rédaction des récits Céline Paris

Après une longue période dans les ressources humaines, Céline Paris consacre désormais son activité à recueillir et raconter les récits de vie des personnes qui ont choisi de lui faire confiance. Par l’expression de sa sensibilité, elle souhaite partager des témoignages d’espoir, de soutien et créer avec le lecteur un lien de proximité avec la conviction que nos fragilités sont la force de nos ressemblances.

Préface Téric Boucebci

Téric Boucebci est né à Nice et a grandi à Alger où il a puisé ses sources d’inspiration dans une ville et une culture baignées d’une histoire plurimillénaire. Il se définit comme un poète méditerranéen. Il s’attache à développer des espaces de dialogue et favoriser une meilleure connaissance de l’autre.

On lui doit de nombreuses publications dont «*L’étoile du pêcheur*», «*Les étoiles aussi*», «*les vents bleus*», «*Mon corps-nuit attend l’aube*».

Crédit photo Chantal Luque

Infographie Véronique Nauleau



Givi Andy
Salimata
Solange
Jean-Marie
Faez Lakhdar
Bintou

Le Toit du Monde

31 rue des 3 Rois

86000 Poitiers

05 49 41 13 40

accueil@toitdumonde-csc86.org

www.toitdumonde.centres-sociaux.fr

fb:facebook.com/tdmasso

